

ROGER MARTIN DU GARD

Correspondance
générale

III

1919-1925

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR JEAN-CLAUDE AIRAL
ET MAURICE RIEUNEAU

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

Les lettres rassemblées dans ce III^e tome de la *Correspondance générale* ont été envoyées de 1919 à 1925, par Roger Martin du Gard, à cinquante-huit correspondants.

Nous remercions chacun des destinataires de ces lettres ou des membres de leur famille qui nous ont permis de rassembler ces textes et nous ont fourni de précieuses informations sur eux.

De même nous disons notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont apporté le concours de leur érudition, dans les domaines les plus variés, et tout particulièrement à M^{me} Besson, Gilbert Bosetti, M^{me} Florence Callu, François Chapon, André Daspre, Jean Delume, M^{me} Arlette Lafay, M^{me} Françoise Lioure, Claude Sicard.

Ce volume a été préparé grâce à l'aide du C.N.R.S. (GRECO 53) et de l'Université de Grenoble III, à qui nous adressons nos remerciements.

Notre gratitude va enfin à ceux sans l'aide et les encouragements de qui ce travail n'aurait pu être réalisé, Daniel de Coppet, Anne-Véronique Limon, Irène Martin du Gard, Marie Rougier, Roger Froment.

Conformément aux principes indiqués en tête du volume I de cette *Correspondance générale* pour l'établissement du texte, nous avons respecté, dans toute la mesure du possible, la ponctuation et l'orthographe de Roger Martin du Gard. Certes nous avons corrigé quelques erreurs, inévitables quand on écrit au fil de la plume; mais nous avons conservé l'orthographe du manuscrit dans les cas où il s'agit d'un choix délibéré, par exemple « en tous cas » et « bon-sens ». Quant aux

noms propres, souvent orthographiés de façon fantaisiste, nous en avons rectifié l'orthographe chaque fois que cela nous a été possible, ou nous avons mentionné nos doutes en note.

Nous avons respecté les différentes signatures : Roger Martin du Gard, R. M. G., Roger, R.

Dans l'annotation nous avons toujours utilisé les lettres RMG pour désigner Roger Martin du Gard.

Autres abréviations :

Pléiade : *Œuvres complètes* de RMG – collection de la Pléiade.

Cor. Copeau/RMG : *Correspondance Jacques Copeau-Roger Martin du Gard.*

Cor. Gén. RMG : *Correspondance générale Roger Martin du Gard.*

Cor. Gide/RMG : *Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard.*

Enfin nous proposons à la fin du volume un Index et une Table des destinataires.

Correspondance
1919-1925

À FERDINAND VERDIER

6 janvier 1919

Mon cher Ami. Je te réponds de Saarbrück où je fais, par le hasard des obligations militaires, un fort curieux voyage : Ems, Nassau, Coblenz, Kreuznach, etc... Nous voyageons tout le jour par la pluie et le vent. C'est ce qu'on appelle en stratégie : occuper.

Je grille d'envie d'avoir le manuscrit ¹. Mais ce serait folie que de le lancer à ma poursuite. L'armée de guerre est en pleine désorganisation; je n'ai même plus un secteur postal fixe. C'est un désordre inouï, sans précédent (ce qui est beaucoup dire, je t'assure). D'ailleurs la décomposition va si vite qu'on a dû hâter la démobilisation, pour éviter des conséquences graves. Impossible de rattraper les rênes; on renvoie les chevaux à l'écurie.

Donc, pour résumer, car je suis pressé par un tas d'ennuis de service en ce moment, je crois que le mieux est d'attendre le 15 février où je serai démobilisé (environ). Si d'ici là je stationne en quelque lieu sûr, je t'écrirai pour que tu m'envoies votre enfant. D'ailleurs il n'y a personne à la *Nouv. Rev. Franç.* en ce moment. Le Vieux-Colombier est en Amérique, et Gallimard est là-bas jusqu'en mars ou avril. Il faudra donc sans doute attendre son retour pour lui présenter l'objet s'il y a lieu. Nous pouvons donc perdre un peu de temps.

Veux-tu me relancer vers le 20 février? Et une fois pour

toutes inscris sur un pan de tes murailles ma nouvelle adresse à Paris :

9, rue du Cherche-Midi - (6^e)
Neuf – comme les Muses
Cherche-Midi – comme Dreyfus
avec ça, tu ne dois plus oublier.

Fidèle sympathie.

Roger Martin du Gard

Pour « la religion qui naît », nous en recauserons. Je suis loin d'avoir ce bel élan ou, plus simplement, ta *foi* ²...

En me relisant à la hâte un doute me vient. Ne va pas croire que « je te laisse tomber ». Ce n'est pas du tout mon genre. Je suis franc et simple. Et je dis toute ma pensée. « J'ons point d'porte ed'derrière. » Lis-moi avec cette certitude. Je me souviens de ma dernière lettre et rien n'est changé. Mais l'heure est défavorable voilà tout.

À GASTON GALLIMARD

14 janvier 1919

Cher ami,

J'ai commencé plusieurs fois à répondre à ta longue lettre de Novembre, reçue pendant ma permission de Décembre, et j'y ai chaque fois renoncé pour les raisons que tu me donnes toi-même ¹. Il est impossible de parler de « ça », par correspondance, avec des intervalles de plus d'un mois entre les lettres et les réponses. Une seule chose importe, et j'ai tant de plaisir à la constater que je ne manque pas une occasion, c'est la solide et fraternelle affection qui nous lie, et fait que, après huit jours ou après trois années d'absence, nos mains se tendent sans la moindre arrière-pensée, et nos pensées s'offrent l'une à l'autre presque sans réserve. Cette certitude accroît mon impatience de te voir revenir. Ta lettre ne me fixe guère sur ce point. Je crois pourtant ne pas me tromper si j'ai l'impression que ton absence de Paris en ce moment est fâcheuse à mille points de vue et sérieusement préjudi-

cialable à la marche et à la réputation de ta maison d'éditions. La chère Berthe succombe cette fois sous un poids que les mois aggravent et qui n'est tout de même pas proportionné à ses délicieuses épaules... Crains de compromettre l'effort de dix ans par une absence de quelques mois, juste au mauvais moment ². Les affaires, la vie, reprennent à Paris depuis l'armistice avec une intensité accélérée ³. Il importe que tout le monde soit le plus vite possible à sa place. Vous ne vous en rendez peut-être pas bien compte là-bas. Vous avez quitté un pays mort, assommé, haletant. La délivrance centuple ses activités, et déchaîne une fièvre de vivre, d'agir, de produire qui exige le concours de tous. La rue Madame a toujours été, à mon sens, un peu trop « la boîte des amis »; il y manquait un étage, celui où l'on reçoit les gens sérieux et où l'on travaille. (Personne n'est surpris de traverser un rez-de-chaussée où de jeunes hommes et de jeunes femmes fument en flirtant; mais on peut être surpris d'y trouver aussi le directeur de la maison, et d'apprendre que c'est bien là le centre du foyer et l'officine où naissent les livres...) Mais, depuis ton départ, c'est bien pire, et je me demande ce que peut penser le grave client qui cherche, comme Diogène, quelqu'un à qui parler... Tu me connais; ne prends de ces boutades que l'idée générale; mais *sois averti* quand même. Berthe a fourni un travail inouï, que je n'aurais jamais cru possible. Loin de moi la pensée de rejeter sur cet exemple inattendu de vaillance, de persévérance et de modestie la fâcheuse impression que l'on peut avoir rue Madame. Mais c'est un homme, et un homme d'affaires, c'est une intelligence et une décision d'homme qu'il faut là, à l'heure actuelle. Et il est grand temps que tu paraisses pour éviter des mécontentements. Il faut que ta présence auprès de Copeau soit absolument indispensable pour que tu coures ces risques personnels. Là-dessus je me réserve; ne sachant pas ce qu'il en est du rôle que tu as assumé là-bas. Puisse en tous cas cet avertissement hâter ton retour dans la mesure où il ne compromet pas la saison de New York.

Oui, je suis comme toi, et je n'attends pas sans une certaine inquiétude la confrontation du retour... Évolutions, orientations nouvelles, changements complets de peau (Ghéon), tout cela nous promet de curieux entrecrocs. J'ai l'illusion de faire un grand fond sur la volonté de concessions qui anime assez sincèrement la plupart des hôtes de la maison. Si les premiers heurts sont évités, adoucis par la bonne volonté et l'amitié,

un nouvel équilibre des forces s'établira de lui-même où chacun retrouvera sinon sa place ancienne, du moins une place.

Pour moi – je parle de moi, car dans ces correspondances espacées on en est réduit à parler de soi ou à commettre, en parlant de l'autre, d'incessants malentendus, – la question ne se pose pas. Je n'ai jamais jusqu'ici *adopté* la Revue avec la ferveur que j'ai portée au Théâtre. Je ne l'ai jamais sentie à mon gré; je n'y ai jamais été de plain-pied; et si je me trouvais avoir à m'occuper d'une revue, elle serait tout autre. Je suis un ami de la *N.R.F.* Je suis un abonné. Je continuerai sans effort, et je chercherai même à y fortifier et à y préciser les amitiés que j'y entrevois. Mais je n'ai jamais songé à y participer d'une façon active; et j'y dois être fort suspect.

D'ailleurs, à tort ou à raison, mais avec force, j'ai le sentiment que j'ai des livres à écrire et que rien ne doit me détourner sérieusement et pour longtemps de cette fonction essentielle. (Ne souris pas de mon ingénuité.) J'essaierai de concilier ces nécessités personnelles avec l'ardeur de mon dévouement pour le Colombier. Je crois que c'est possible. Je ne saurais renoncer à donner au Colombier une part considérable de ma pensée et de mon temps : mais *sans que* ce don, si sincère et si spontané, nuise à l'accomplissement de ma tâche personnelle. La proximité de mon nouveau domicile m'aidera, matériellement, à réussir ce double jeu, dans lequel je mets, pour l'instant, tout l'équilibre de ma vie à venir ⁴.

Je crois que ma présence auprès de Copeau peut être bonne pour tous. J'ai avec lui des affinités exceptionnelles. Il accepte la franchise, souvent brutale et quelquefois maladroite, de ma nature violente. Je crois qu'auprès de lui, dans une fréquentation intime et quotidienne du théâtre, le peu que je puis donner peut avoir son utilité et collaborer à la réussite, à la réalisation pratique de notre grande œuvre commune. Le penses-tu?

Voilà dans quelles idées j'attends ma libération et votre retour. Et je ne puis croire que ce sont de vaines rêveries, car, jusqu'ici, dans toute ma vie, les choses que j'ai prévues et désirées avec ce calme résolu, cette sorte de confiance instinctive dans la vie, se sont plus ou moins intégralement réalisées.

(Je néglige, dans tous ces projets, la question d'argent, non par inadvertance, mais parce que je ne connais pas du tout la situation financière de vos entreprises. Je la néglige aussi

pour moi, toujours parce que j'ai cette pensée fixe que rien ne doit me détourner des livres que je veux écrire, mais, en réalité, j'en suis assez préoccupé tout de même. Mes placements d'avant-guerre et mes accrocs au capital ont à peu près fait table rase de mes revenus, et je vais vivre assez péniblement des mensualités paternelles...)

Comme ce sera bon, en tous cas, de se retrouver, et de s'appuyer l'un sur l'autre pour continuer la besogne! Je t'attends, mon vieil ami, avec confiance, et de tout cœur,

R. M. G.

À FERDINAND VERDIER

19 janvier 1919

Mon cher Ami. Je suis « stationné », selon toutes apparences, pour trois ou quatre semaines.

Veux-tu risquer le paquet? En le faisant *recommander*.

Adjudant Martin du Gard

Groupe Hiriart - T.M. 21

Groupement 22

par B.C.M.

Paris

S'il est très volumineux – ou s'il est unique et irremplaçable en cas (assez improbable d'ailleurs) de perte, ne l'envoie pas.

À toi

Roger Martin du Gard

Je suis en Allemagne, près de Worms, dans la boue.

À FERDINAND VERDIER

Morsheim (Bavière)

3 février 1919

Mon cher Ami. Je comprends très bien tes raisons ¹. N'en parlons plus, pour cette fois.

Lirai-je la « farce »? Je ne serais pas fâché de lire quelque

chose qui fût de toi tout seul ². (Je n'ai jamais compris ce que pouvait être une collaboration. Aucun mécanisme, pas même celui de la fécondation, ne m'est aussi étranger...)

J'ai pensé à toi ces jours-ci. Je vais t'avouer ça. Mais n'en fais pas état, ne va pas le raconter... J'ai relu *Un Cœur simple* et j'ai trouvé ça... peuh ³... (Très *peu* de chose.)

Tu te récries, et tu as raison. Moi aussi je suis prêt à décoriquer l'œuvre devant un auditoire, et à leur donner cent raisons d'admirer.

Mais, tout de même, le fait est là. J'ai refermé le livre, navré de l'avoir rouvert. Cela m'a paru fini, à jamais mort. Incapable d'éveiller un écho. Je me disais, en lisant : « Le pauvre homme... S'être donné tant de peine, avoir figolé tant d'intentions, pour ça... pour rien du tout. » Autrefois je disais : « C'est humain, c'est douloureux, c'est un maximum d'émotion avec un minimum d'effets. C'est un chef-d'œuvre ! » Aujourd'hui je pense : « C'est un petit travail de littérature. C'est une goélette en liège au fond d'une carafe... »

J'ai eu l'occasion, l'autre mois, de m'arrêter près de Sedan, à Bazeilles, où l'on visite « la Maison des Dernières Cartouches ⁴ ». C'est un spectacle attendrissant. On montre la maison éraflée par des balles, la place où était l'escouade, l'endroit où, à la fenêtre, le commandant a été tué, le buffet percé de deux balles, l'horloge qui s'est arrêtée, frappée au cœur, à 11 h du matin, dans la fusillade... Au sortir de cette guerre sans nom, ce petit épisode touchant et presque ridicule, recule tout à coup dans les ténèbres de l'Histoire, et se place sur le même plan que Bouvines ou les Thermopyles. La maison de Bazeilles, quand on a vu Arras, et Reims, quand on a vu la pancarte anglaise qui dit : « Le village de Tahure était ici » (Et on ne voit *rien*), quand on a entendu dans un train deux poilus « causer », – que c'est peul...

Je rapproche ces deux impressions, Bazeilles et *Un Cœur simple*. Ça ne vibre plus, ça n'a plus de rayonnement, ce sont de petites choses mortes, à collectionner pour l'Histoire. Fades, fades...

À propos de livres, as-tu seulement lu *À l'extrême limite* du formidable Artsybachev ⁵ ?

Sans transition – tout ça est très décousu – je te serre les mains.

Roger Martin du Gard

À GEORGES DUHAMEL ¹

à Morscheim, près de Kircheimbolanden - 4 février 1919
Bavière

Cher Monsieur,

Pourquoi ai-je tant tardé à lire vos deux volumes, *Vie des Martyrs* et *Civilisation*? Je les traînais depuis plusieurs mois au fond de ma cantine. Une sorte de lâcheté me retenait au seuil de toute cette souffrance.

Je me suis décidé, enfin. Et je tiens à vous écrire combien cette lecture m'a remué, quelle grande et pure émotion elle me laisse.

Je comprends mieux aujourd'hui pourquoi votre visage, entrevu – vous en souvenez-vous? – un matin de 1917, dans l'Établissement de Bains de Compiègne, m'avait semblé si douloureux, si différent du souvenir que j'avais gardé de notre petite tournée en Angleterre.

Oui, ces deux livres ont produit en moi une résonance profonde, et qui ne s'éteint pas. J'ai voulu vous dire merci. Cela vous sera peut-être moins indifférent qu'un témoignage de mon admiration et de ma sympathie?

Roger Martin du Gard

Vous me feriez plaisir en me rappelant respectueusement au souvenir de Madame Duhamel.

À MAURICE MARTIN DU GARD ¹

3 mars 1919

Mon cher ami. J'apprends par mon père que vous vous préoccupez de moi. Je suis revenu à Paris, démobilisé d'avant-

hier. Un peu perdu, dépaysé, presque mal à l'aise. Empoisonné du matin au soir par une installation hâtive et sommaire rue du Cherche-Midi². J'aimerais vous voir tranquillement, et ce n'est guère le moment. Voulez-vous me laisser retrouver mes meubles, quelques habitudes civiles, et surtout mon équilibre, un peu compromis par ce brusque passage des ténèbres au jour? Je vous demanderai de venir me voir dans mon grenier, dès que j'y aurai un fauteuil à offrir. Merci de votre souvenir attentif, et ne doutez pas de ma sympathie,

Roger Martin du Gard

À MAURICE MARTIN DU GARD

9, rue du Cherche-Midi

6 mars 1919

Mon cher Ami. Les dieux sont contre nous. Dimanche prochain, je ne puis disposer d'un moment. Et je vais presque certainement aller passer une dizaine de jours en Berry où j'ai toutes mes affaires civiles¹. Je vous ferai signe à mon retour, et pour un dimanche puisque vous le préférez.

Ma femme a été en effet très souffrante; je suis revenu précipitamment d'Allemagne, mais pour la trouver en bonne voie et assister à sa convalescence². Je vous remercie de vos vœux, et vous dis à bientôt.

Sympathiquement vôtre,

Roger Martin du Gard

À JACQUES RIVIÈRE¹

Paris - 9, rue du Cherche-Midi - 9

9 mars 1919

Mon cher Rivière,

J'aurais aimé vous écrire plus tôt, ne fût-ce que pour vous témoigner, par ma hâte, combien votre livre m'avait intéressé, intrigué, et combien j'ai été sensible à l'attention que vous

avez eue de me l'envoyer². Je remettais de jour en jour l'instant où je pourrais vous répondre avec soin. J'y renonce, pour ne pas tarder davantage.

J'ai reçu votre livre en Allemagne, près de Mayence, dans l'atmosphère la plus favorable à cette lecture. Pourtant, je n'ai pas, comme vous, souffert du contact avec l'Allemand. Pour cette raison peut-être que les événements m'avaient donné là-bas le rôle de vainqueur, – vainqueur bien discret... – mais vainqueur tout de même. Vous regardiez à travers des barreaux...

Votre livre est *étonnant*. Il eût singulièrement étonné Tolstoï. Et moi aussi, permettez qu'il m'étonne. Il m'a appris un tas de choses neuves. Sur l'Allemand, et sur vous. Et sur moi un peu aussi. Vous avez cette vertu de forcer l'attention, d'obliger la pensée à vous suivre, fût-ce avec contrainte, et d'enrichir merveilleusement l'esprit qui vous fréquente. Je suis trop franc pour écrire que j'aime votre livre, sans restriction. Mais il m'a prodigieusement intéressé, et souvent il a forcé mon consentement, et toujours il provoque mon estime pour vous.

Il y a, dans ce livre, deux choses que j'ai dissociées pour mon usage. L'analyse du caractère et de l'intelligence allemands; et l'aversion que, tels, ils vous inspirent. Avec cette réserve : que vous avez négligé de solides qualités allemandes, – je suis avec vous, pour l'analyse, presque partout; vous avez coordonné, éclairé, précisé, et surtout rattaché à un ensemble, bien des remarques ou des embryons de remarques que j'étais en train de faire moi-même. Vos dons pénétrants d'observation, votre *débordante* intelligence, votre subtilité naturelle, vous ont, cette fois, très heureusement servi. Mais ne m'en veuillez pas si l'âge et la nature ne me permettent plus d'avoir des goûts si absolus, des antipathies si nettes. Je suis un peu comme votre Allemand, je ne suis jamais très « fixé »; et je suis désespérément indulgent. Votre « *Jungling stark und fromm* » ne m'est pas aussi violemment détestable qu'à vous.

D'ailleurs – peut-être parce que ma connaissance de l'Allemand est récente et sommaire – à tout moment vos traits me semblent atteindre, non seulement le Germain, mais l'Homme. Vous prêtez souvent à vos compatriotes, par générosité sans doute, votre propre nature; vous croyez marquer l'opposition qu'il y a entre un Allemand et un Français, et j'ai fréquemment l'impression que vous accusez avant tout la

différence qu'il y a entre vous, Rivière, et la majorité du genre humain de ce temps. La plupart des hommes modernes, orientés vers le commerce et l'industrie, la moyenne, si elle est sincère, se reconnaîtra souvent dans votre portrait de l'Allemand. Si bien que votre livre est avant tout le procès de l'homme moderne, tel que les réalités de tous les jours le forment, après l'avoir déformé. Je crains pour vous que vous ne rencontriez à l'avenir beaucoup de ces Allemands par le monde. Ils sont mieux adaptés que quiconque aux exigences des durs temps présents, et beaucoup de ces attitudes d'esprit qui vous font horreur, sont, dans la pratique, des gages de force et de succès matériel. L'Allemand est le parfait marchand. Et le marchand est le roi de demain. C'est un fait.

J'espère vous voir bientôt. Nous nous connaissons peu, et sans doute assez mal. J'ai confiance dans ce rapprochement que va enfin permettre la paix. En attendant, ne vous méprenez pas sur mon compte, et ne doutez pas de ma sympathie très attentive, et dévouée.

Roger Martin du Gard

À FERDINAND VERDIER

Paris – 9, rue du Cherche-Midi, 9

9 mars 1919

Cher ami. Mets-toi bien cette adresse dans la tête. Cette fois, c'est pour de bon. Un bail de 8 ans.

Je suis démobilisé depuis quatre jours. J'ai été rappelé précipitamment de Mayence par ma femme, qui semblait vouloir me laisser seul : une mauvaise pneumonie, comme tout le monde. J'ai fait un lugubre voyage de retour. Heureusement, la fièvre a tourné court, et je n'ai plus d'inquiétude.

Mais quel désarroi, matériel et moral ! Emménager, en ce moment, ce n'est pas rien ! Ma femme est encore très convalescente, je tiens le coup tout seul. Et moralement ça va très mal. Je suis perdu, perdu, je n'arrive pas à « me retrouver ». Ces quatre années d'oisiveté forcée, irrémédiable, sont un poison subtil. J'en suis gêné jusqu'au malaise. Je suis l'homme qui a perdu beaucoup plus que son ombre. Je vais me sauver

quelques semaines à la campagne, pour me retrouver, si je peux.

Ton offre est la bienvenue. Cette lecture attentive m'aidera à fixer ma pensée, qui volette comme un moineau en cage et qui se heurte cruellement à tous les angles de la vie civile retrouvée. Envoie-moi ton manuscrit à Paris. Tu ne me dis pas de le proposer à la *Nouv. Rev. Franç.*, mais je pense que c'est pourtant là la conclusion pratique, n'est-ce pas? Je vais lire, et si je peux, me faire une opinion; si elle est mauvaise, je porte le manuscrit à la *N.R.F.*, sans commentaire; si elle est bonne, je plaiderai pour, en conscience.

Mais j'ai furieusement envie aussi de connaître *la farce*. C'est un genre sur lequel « j'ai des idées »... si j'ose dire. Le théâtre du Vieux-Colombier, auquel il faudra venir, est une moitié de moi-même. Je t'expliquerai ça quelque jour.

Tous mes vœux pour la progéniture attendue. Un sale moment à passer, si je consulte mes lointains souvenirs. Moi, j'ai une fille de onze ans. Le savais-tu? Espérons que tout se passera bien.

Fidèlement à toi,

R. M. G.

Je ne m'engage pas à *aller vite*. Je veux faire cette lecture à tête reposée, au moment propice.

Indique-moi ce qui est de toi. Car tu ne me donnes nullement la clef de la collaboration en la comparant à l'accouplement. J'estime que c'est la femme qui, pour faire un enfant, a *tout le boulot*. L'homme n'est qu'un accident nécessaire. Voudrais-tu dire que l'un de vous fume des cigarettes et lance de temps à autre une idée féconde, tandis que l'autre sue sang et eau, pendant des mois, pour la transformer en une réalité littéraire? Je n'en veux rien croire.

R. M. G.

À FERDINAND VERDIER

Paris – 9, rue du Cherche-Midi, 9 Lundi 17 mars 1919

Mon cher ami,

Qui aime bien, châtie... J'éprouve le besoin d'affirmer ma très particulière *amitié*, au seuil de cet éreintement.

ROGER MARTIN DU GARD

Correspondance générale III
1919-1925

Dès 1919, l'écrivain enfin démobilisé retrouve la paix de la vie civile et ses activités. Il renoue avec ses plus fidèles amis, et s'ouvre à tout un univers intellectuel nouveau, né du drame de la Grande Guerre dont les secousses sont à peine calmées.

Sous les dehors d'une raison parfaitement contrôlée, l'auteur est aussi passionné qu'honnête. Chacune de ses lettres le prouve. Il ose exprimer sans fard ses admirations, ses doutes et ses refus. Il se révèle critique intègre, sévère et généreux. Grâce à un art épistolaire aujourd'hui disparu, il nous permet d'entrer dans la plus profonde intimité de la pensée de son époque.

nrf



9 782070 706617



86-XI

A 70661

ISBN 2-07-070661-3

265 FF. tc

Extrait de la publication